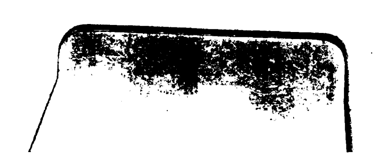



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.





# LETTRE
A
# UN AMI D'ALLEMAGNE

## CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

### ŒUVRES COMPLÈTES

# D'ERNEST RENAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

FORMAT IN-8°

| | |
|---|---|
| Vie de Jésus | 1 volume. |
| Les Apotres | 1 — |
| Saint Paul, avec une note des voyages de saint Paul | 1 — |
| L'Antechrist | 1 — |
| Les Évangiles et la seconde génération chrétienne | 1 — |
| Dialogues et fragments philosophiques | 1 — |
| La Réforme intellectuelle et morale | 1 — |
| Questions contemporaines | 1 — |
| Histoire générale des langues sémitiques | 1 — |
| Études d'histoire religieuse | 1 — |
| Essais de morale et de critique | 1 — |
| Le Livre de Job, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du poëme | 1 — |
| Le Cantique des cantiques, traduit de l'hébreu, avec une | 1 — |
| étude sur le plan, l'âge et le caractére du poëme | 1 — |
| De l'Origine du langage | 1 — |
| Averroès et l'averroïsme, Essai historique | 1 — |
| Mélanges d'histoire et de voyages | 1 — |

---

| | |
|---|---|
| De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation | Brochure. |
| La Chaire d'hébreu au Collége de France | — |
| Spinoza, conférence donnée à la Haye | — |
| Caliban, drame philosophique | — |
| Discours de réception a l'Académie française | — |

---

| | |
|---|---|
| Mission de Phénicie, grand in-4°, avec atlas in-folio, Imprimerie nationale | 1 volume. |
| Histoire littéraire de la France au xix[e] siècle, par Victor Le Clerc et Ernest Renan | 2 vol. |

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

# LETTRE

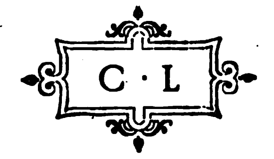
A

# UN AMI D'ALLEMAGNE

PAR

ERNEST RENAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE




PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRERES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

# LETTRE

# A UN AMI D'ALLEMAGNE

---

Mon cher ami,

Vous m'apprenez qu'un passage de mon discours de réception a été accueilli parmi vous comme la voix d'un ennemi. Relisez ce que j'ai dit, et vous verrez combien ce jugement est superficiel. J'ai défendu notre vieil esprit français contre d'injustes reproches, qui viennent presque aussi souvent de chez nous que de chez vous. J'ai soutenu contre des novateurs, qui sont loin d'être tous Allemands, que notre tradition intellectuelle est grande et bonne, qu'il faut l'appliquer à des ordres de connaissances sans cesse élargis, mais non pas la changer. J'ai exprimé des doutes sur la possibilité pour une dynastie de jouer dans le monde un rôle universel sans bienveillance, sans générosité, sans éclat. J'ai pu aller à l'encontre de certaines opinions des militaires et des hommes d'État de Berlin; je n'ai pas dit un mot contre l'Allemagne et son génie. Plus que jamais je pense que, si nous avons besoin de vous, vous aussi, à quelques

égards, avez besoin de nous. La collaboration de la France et de l'Allemagne, ma plus vieille illusion de jeunesse, redevient la conviction de mon âge mûr, et mon espérance est que, si nous arrivons à la vieillesse, si nous survivons à cette génération d'hommes de fer dédaigneux de tout ce qui n'est pas la force, auxquels vous avez confié vos destinées, nous verrons ce que nous avons rêvé autrefois, la réconciliation des deux moitiés de l'esprit humain. Oui, sans nous, vous serez solitaires et vous aurez les défauts de l'homme solitaire; le monde n'appréciera parfaitement de vous que ce que nous lui aurons fait comprendre. Je me hâte d'ajouter que sans vous notre œuvre serait maigre, insuffisante. Voilà ce que j'ai toujours dit. Je n'ai nullement changé; ce sont les événements qui ont si complètement interverti les rôles, que nous avons peine à nous reconnaître dans nos affections et dans nos souvenirs.

Personne n'a aimé ni admiré plus que moi votre grande Allemagne, l'Allemagne d'il y a cinquante et soixante ans, personnifiée dans le génie de Gœthe, représentée aux yeux du monde par cette merveilleuse réunion de poètes, de philosophes, d'historiens, de critiques, de penseurs, qui a vraiment ajouté un domaine nouveau aux richesses de l'esprit humain. Tous tant que nous sommes, nous lui devons beaucoup, à cette Allemagne large, intelligente et profonde, qui nous enseignait l'idéalisme par Fichte, la foi dans l'humanité par Herder, la poésie du sens moral par Schiller, le devoir abstrait par Kant. Loin que ces acquisitions nouvelles nous parussent la contradiction de l'ancienne discipline française, elles nous en semblaient la continuation. Nous prenions au sérieux vos grands esprits quand ils reconnaissaient ce qu'ils devaient à notre dix-huitième siècle; nous admettions avec Gœthe

que la France, que Paris étaient des organes essentiels du génie moderne et de la conscience européenne. Nous travaillions de toutes nos forces à bannir de la science et de la philosophie ces mesquines idées de distinctions nationales qui sont le pire obstacle aux progrès de l'esprit humain.

Depuis 1848, époque où les questions commencèrent à se poser avec netteté, nous avons toujours admis que l'unité politique de l'Allemagne se ferait, que c'était là une révolution juste et nécessaire. Nous concevions l'Allemagne devenue nation comme un élément capital de l'harmonie du monde. Voyez notre naïveté! Cette nation allemande que nous désirions voir entrer comme une individualité nouvelle dans le concert des peuples, nous l'imaginions d'après le modèle de ce que nous avions lu, d'après les principes tracés par Fichte ou Kant. Nous formions les plus belles espérances pour le jour où prendrait place dans la grande confédération européenne un peuple philosophe, rationnel, ami de toutes les libertés, ennemi des vieilles superstitions, ayant pour symbole la justice et l'idéal. Que de rêves nous faisions! Un protestantisme rationaliste s'épurant toujours entre vos mains et s'absorbant en la philosophie, — un haut sentiment d'humanité s'introduisant avec vous dans la conduite des choses humaines, — un élément de raison plus mûre se mêlant au mouvement général de l'Europe et préparant des bandages à plusieurs des plaies que notre grande mais terrible révolution avait laissées saignantes! Vos admirables aptitudes scientifiques sortaient d'une obscurité imméritée, devenaient un organe essentiel de la civilisation, et ainsi, grâce à vous et un peu grâce à nous, un pas considérable s'accomplissait dans l'histoire du progrès.

Les choses en ce monde ne se font jamais comme le veulent les sages. Aussi ceux qui réfléchissent parmi nous ne furent-ils pas trop surpris de voir proclamer à Versailles, sur les ruines de la France vaincue, cette unité allemande qu'ils s'étaient représentée comme une œuvre sympathique à la France. Grande fut leur douleur en voyant l'apparition nationale qu'ils avaient appelée de leurs vœux indissolublement liée aux désastres de leur pays. Ils se consolaient au moins par la pensée que l'Allemagne, devenue toute-puissante en Europe, allait planter haut et ferme le drapeau d'une civilisation qu'elle nous avait appris à concevoir d'une façon si élevée.

La grandeur oblige, en effet. Une nation a d'ordinaire le droit de se renfermer dans le soin de ses intérêts particuliers et de récuser la gloire périlleuse des rôles humanitaires. Mais la modestie n'est pas permise à tous. Vos publicistes, interprètes d'un instinct profond, ont pu être moins discrets à cet égard que vos hommes d'État et proclamer tout haut que l'ère de l'Allemagne commençait dans l'histoire. La fatalité vous traînait. Il n'est pas permis, quand on est tout-puissant, de ne rien faire. La victoire défère au victorieux, qu'il le veuille ou non, l'hégémonie du monde.

Tour à tour la fortune élève sur le pavois une nation, une dynastie. Jusqu'à ce que l'humanité soit devenue bien différente de ce qu'elle est, toutes les fois qu'elle verra passer un char de triomphe, elle saluera, et, les yeux fixés sur le héros du jour, elle lui dira : « Parle, tu es notre chef, sois notre prophète. » La solution des grandes questions pendantes à un moment donné (et Dieu sait si le moment présent se voit obsédé de problèmes impérieux !) est dévolue à celui que les destins désignent. Alexandre, Auguste, Charles-Quint, Napoléon n'avaient

pas le droit de se désintéresser des choses humaines; sur aucune question, ils ne pouvaient dire : Cela ne me regarde pas! Chaque âge a son président responsable, chargé de frapper, d'étonner, d'éblouir, de consoler l'humanité. Autant le rôle du vaincu, obligé de s'abstenir en tout, est facile, autant la victoire impose de devoirs. Il ne sert de rien de prétendre qu'on a le droit d'abdiquer une mission qu'on n'a pas voulue. Le devoir devant lequel on recule vous prend à la gorge, vous tue ; la grandeur est un sort implacable auquel on ne saurait se soustraire. Celui qui manque à sa vocation providentielle est puni par ce qu'il n'a pas fait, par les exigences qu'il n'a pas contentées, par les espérances qu'il n'a pas remplies, et surtout par l'épuisement qui résulte d'une force non employée, d'une tension sans résultat.

Faire de grandes choses dans le sens marqué par le génie de l'Allemagne, tel était donc le devoir de la Prusse quand le sort des armes eut mis les destinées de l'Allemagne entre ses mains. Elle pouvait tout pour le bien; car la condition pour réaliser le bien, c'est d'être fort. Qu'y avait-il à faire? Qu'a-t-elle fait? Huit ans, plus de la moitié de ce que Tacite appelle *grande mortalis ævi spatium,* se sont écoulés depuis qu'elle jouit en Europe d'une supériorité incontestée. Par quels progrès en Allemagne et dans le monde cette période historique aura-t-elle été marquée?

Et d'abord, après la victoire, la nation victorieuse a bien le droit de trouver chez elle les récompenses de ses héroïques efforts, le bien-être, la richesse, le contentement, l'estime réciproque des classes, la joie d'une patrie glorieuse et pacifiée. En politique, elle a droit surtout au premier des biens, à la première des récompenses, je veux dire à ces libertés fondamentales de la parole, de la

pensée, de la presse, de la tribune, toutes choses dangereuses dans un État faible ou vaincu, possibles seulement dans un État fort. Ces grandes questions sociales qui agitent notre siècle ne peuvent être résolues que par un victorieux, se servant du prestige de la gloire pour imposer des concessions, des sacrifices, l'amnistie, à tous les partis. Donner la paix, autant que la paix est de ce monde, et la liberté, aussi large qu'il est possible, à cette Europe continentale qui n'a pas encore trouvé son équilibre, fonder définitivement le gouvernement représentatif, aborder franchement les problèmes sociaux, élever les classes abaissées sans leur inspirer la jalousie des supériorités nécessaires, diminuer la somme des souffrances, supprimer la misère imméritée, résoudre la délicate question de la situation économique de la femme, montrer par un grand exemple la possibilité de faire face en même temps aux nécessités politiques opposées que l'Angleterre a conciliées, parce que le problème se posait pour elle d'une manière relativement facile : voilà ce qui eût justifié la victoire, voilà ce qui l'eût maintenue. La victoire, en effet, a toujours besoin d'être légitimée par des bienfaits. La force qu'on a déchaînée devient impérieuse à son tour. Dès qu'il a reçu la première salutation impériale, le César appartient à la fatalité jusqu'à sa mort.

De ce programme que la force des choses semblait vous imposer, qu'avez-vous réalisé? Votre peuple est-il devenu plus heureux, plus moral, plus satisfait de son sort? Il est clair que non; des symptômes comme on n'en a jamais vu après la victoire se sont manifestés parmi vous. La gloire est le foin avec lequel on nourrit la bête humaine; votre peuple en a été saturé, et il regimbe!... Napoléon Ier, en 1805, 1806, avait imposé silence par

l'admiration à toute voix opposante; une centaine de personnes tout au plus murmuraient; l'idée d'un attentat contre sa personne eût paru un non-sens. Comment se fait-il qu'au lendemain de triomphes comme on n'en avait pas vu depuis soixante ans, votre gouvernement se soit trouvé en présence d'un mécontentement profond? Pourquoi est-il toujours préoccupé de mesures restrictives de la liberté? D'ordinaire, on n'a pas à réprimer après la victoire; la répression est le propre des faibles. Ce qui se passe chez vous, n'importe comment on l'explique, renferme un blâme contre vos hommes d'État. Si votre peuple est aussi mauvais qu'ils le disent, c'est leur condamnation. Apres et durs, comprenant l'État comme une chaîne et non comme quelque chose de bienveillant, ils croient connaître la nature allemande et ne connaissent pas la nature humaine. Ils ont trop compté sur la vertu germanique, ils en verront le bout. On a fait de vous une nation organisée pour la guerre; comme ces chevaliers du XVI<sup>e</sup> siècle, bardés de fer, vous êtes écrasés par votre armement. S'imaginer qu'en continuant de subir un pareil fardeau sans en retirer aucun avantage, votre peuple aura la souplesse nécessaire pour l'industrie et les arts de la paix, c'est trop espérer. Ces sacrifices militaires vous mettent dans la nécessité ou de faire la guerre indéfiniment, — et vous avez trop de bon sens pour ne pas voir que ces parties à la Napoléon I<sup>er</sup> mènent aux abîmes, — ou d'avoir une place désavantageuse dans la lutte pacifique de la civilisation. Les agitations socialistes sont, comme la fièvre, à la fois une maladie et un symptôme; on doit en tenir compte; il ne suffit pas de les étouffer, il faut en voir la cause et à quelques égards y donner satisfaction. Les erreurs populaires s'affaiblissent par la publicité; on les fortifie en essayant de ramener le

peuple à des croyances devenues sans efficacité. Vos maîtres d'école auront beau revenir au pur catéchisme, cela n'y fera rien. Les lois répressives n'y peuvent pas davantage ; on ne tue pas des mouches à coups de canon.

Et dans l'ordre politique, dans la réalisation de cet idéal du gouvernement constitutionnel qui nous est si cher à tous et où l'Europe continentale n'a pas encore réussi, quel progrès avez-vous accompli? En quoi votre vie parlementaire a-t-elle été plus brillante, plus libre, plus féconde que celle des autres peuples? Je n'arrive pas à le voir, et ici encore, au lieu de cette largeur libérale qui est le propre des forts, je trouve vos hommes d'État surtout préoccupés de restrictions, de répressions, de règlements coercitifs. Non, je le répète, ce n'est pas par ces moyens-là que vous séduirez le monde. La répression est chose toute négative. Et si, pendant que vos hommes d'État sont plongés dans cette ingrate besogne, le paysan français, avec son gros bon sens, sa politique peu raffinée, son travail et ses économies, réussissait à fonder une république régulière et durable! Ce serait plaisant. L'entreprise est trop difficile et trop périlleuse pour qu'il soit permis d'en escompter le succès ; mais ce qui est incroyable est souvent ce qui arrive. Les soldats écervelés du général Custine, les grenadiers héroïques et burlesques qui semèrent à tous les vents les idées de la Révolution, ont réussi à leur manière.

La gloire nationale est une grande excitation pour le génie national. Vous avez eu quatre-vingts ans d'un admirable mouvement littéraire, durant lesquels on a vu fleurir chez vous des écrivains comparables aux plus grands des autres nations. Comment se fait-il que cette veine soit comme tarie? Après notre âge littéraire classique du XVII[e] siècle, nous avons eu le XVIII[e] siècle, Mon-

tesquieu, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Turgot, Condorcet. Où est votre continuation de Gœthe, de Schiller, de Heine? Le talent ne vous manque certes pas; mais il y a, selon moi, deux causes qui nuisent à votre production littéraire : d'abord, vos charges militaires exagérées, et, en second lieu, votre état social. Supposez Gœthe obligé de faire son apprentissage militaire, exposé aux gros mots de vos sergents instructeurs, croyez-vous qu'il ne perdrait pas à cet exercice sa fleur d'élégance et de liberté? L'homme qui a obéi est à jamais perdu pour certaines délicatesses de la vie; il est diminué intellectuellement. Votre service militaire est une école de respect exagéré. Si Molière et Voltaire eussent traversé cette éducation-là, ils y auraient perdu leur fin sourire, leur malignité parfois irrévérencieuse. L'état de conscrit est funeste au génie. Vous me direz que ce régime, nous l'avons adopté de notre côté. Ce n'est peut-être pas ce que nous avons fait de mieux; en tout cas, on ne voit guère encore venir le jour où nous serons malades par exagération du respect.

Votre état social me paraît aussi très peu favorable à la grande littérature. La littérature suppose une société gaie, brillante, facile, disposée à rire d'elle-même, où l'inégalité peut être aussi forte que l'on voudra, mais où les classes se mêlent, où tous vivent de la même vie. On me dit que vous avez fait depuis dix ans de grands progrès vers cette unité de la vie sociale; cependant je n'en vois pas encore le principal fruit, qui est une littérature commune, exprimant avec talent ou avec génie toutes les faces de l'esprit national, une littérature aimée, admirée, acceptée, discutée par tous. Je n'ignore pas les noms très honorables que vous allez me citer; je ne peux trouver néanmoins que votre nouvel empire ait réalisé

ce qu'on devait attendre d'un gouvernement concentrant en lui toutes les forces du génie allemand. C'était à vous de faire sonner bien haut le clairon de la pensée; ces accents nouveaux qui devaient faire battre tous les cœurs, nous les attendons, et nous ne voyons pas bien comment, de l'état moral que certains faits récents nous ont révélé, sortirait un mouvement de libre expansion et de chaude générosité.

Vous étiez forts, et vous n'avez pas fait la liberté! Votre campagne contre l'ultramontanisme, légitime quand elle s'est bornée à réprimer l'intolérance catholique, n'a pas fait avancer d'un pas la grande question de la séparation de l'Église et de l'État. Vos ministres sont toujours restés dans le vieux système où l'État confère à l'Église des privilèges et a pour elle des exigences, sans voir que ces exigences, qui ont une apparence tyrannique, sont loin d'égaler les privilèges qu'on lui accorde d'une autre main. Certes, vous n'irez pas à Canossa. Léon XIII n'est pas Grégoire VII; c'est lui qui viendra où vous voudrez. Mais ici encore nous attendions du grand et du neuf, et nous ne le voyons pas venir.

Je ferais sourire vos hommes d'État si je disais que votre empire, dans ces premières années qui sont toujours les plus fécondes, n'a pas non plus rempli ses devoirs envers l'humanité, et que l'avenir lui demandera compte de beaucoup de questions auxquelles il a tourné le dos comme à des rêves d'idéologues. Nos habitudes d'esprit et notre histoire nous donnent peut-être des idées fausses en ce qui concerne l'idéal d'une grande hégémonie nationale et dynastique. Nous pensons toujours à Auguste, à Louis XIV; nous ne comprenons pas qu'on règne sur le monde sans grandeur, sans éclat, sans rechercher l'amour du monde et forcer sa reconnais-

sance. Une nation ou une dynastie dirigeante nous apparaissent comme quelque chose de noble, de sympathique, comme une force chargée de patronner tout ce qui est beau, de favoriser le progrès de la civilisation sous toutes ses formes. Éclat, générosité, bienveillance nous semblent des conditions nécessaires de ces grands règnes momentanés qui sont tour à tour dévolus à chaque nation. Louis XIV n'entendait pas parler d'un homme de mérite, de quelque pays qu'il fût, sans se demander : « Ne pourrais-je pas lui faire une pension? » Il se croyait le dieu bienfaisant du monde; l'Europe a vécu pendant cent ans de son soleil en cuivre doré. Vanité des vanités! L'humanité est quelque chose d'assez frivole; il faut le savoir si l'on aspire à la gagner ou à la gouverner.

Pour la gagner, il faut lui plaire; pour lui plaire, il faut être aimable. Or vos hommes d'État prussiens ont tous les dons, excepté celui-là. Force de volonté, application, génie contenu et obstiné, ils ne se sont montrés inférieurs pour les qualités solides à aucun des grands génies politiques du passé. Mais ils se sont trompés en se figurant qu'avec cela on peut se dispenser de plaire au monde, de le gagner par des bienfaits. Erreur! On ne s'impose à l'humanité que par l'amour de l'humanité, par un sentiment large, libéral, sympathique, dont vos nouveaux maîtres se raillent hautement, qu'ils traitent de chimère sentimentale et prétentieuse. On ne discute pas contre des poses, contre des modes passagères; mais il est bien permis de dire qu'une ostentation d'égoïsme et de froid calcul n'a jamais été le ton des grands hommes qui méritent de figurer éternellement au Panthéon de l'humanité.

Traitez-moi d'arriéré, mais je ne reconnaîtrai jamais comme ayant réalisé l'ancien idéal allemand ces hommes

durs, étroits, détracteurs de la gloire, affectant un terre-à-terre vulgaire et positif, prétextant un dédain de la postérité qu'au fond ils n'ont pas. Dans le passage de mon discours de réception qui vous a blessés, je n'ai pas voulu dire autre chose. Le génie de l'Allemagne est grand et puissant; il reste un des organes les plus essentiels de l'esprit humain; mais vous l'avez mis dans un étau où il souffre. Vous êtes égarés par une école sèche et froide, qui écrase plus qu'elle ne développe. Nous sommes sûrs que vous vous retrouverez vous-mêmes, et qu'un jour nous serons de nouveau collaborateurs dans la recherche de tout ce qui peut donner de la grâce, de la gaieté, du bonheur à la vie.

Ernest Renan.

Paris. -- Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

